

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MON AMI NAZE

ARÈNE, PAUL

Monologue — 1881

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

MON AMI NAZ	5
-------------------	---

MON AMI NAZ

SCÈNE PREMIÈRE

(À Coquelin-Cadet.)

\[L'AMI\]

Or, voici par suite de quelle aventure mon ami Naz fut voué au vert :
Blasé sur les joies du collège, fatigué de fumer toujours des feuilles
sèches de noyer dans des pipes en roseau, et d'élever des serpents avec
des cochons d'Inde au fond d'un pupitre, mon ami Naz résolut un jour
de s'offrir des émotions plus viriles. Et, le képi sur l'oeil, le coeur battant⁵
à faire éclater la tunique, il entra, mon ami Naz, au cabaret de la mère
Nanon. Tous les collégiens un peu avancés en âge le connaissaient, ce
cabaret une porte basse sur ta rue, un petit escalier à descendre, un cor-
ridor à suivre, et l'on se trouvait dans la salle ! Avec son plafond à so-
lives, sa fenêtre qui regarde la Durance, et la bataille d'Isly accrochée au¹⁰
mur. Ô joie, ô paresse !... Le collège à deux pas (parfois même nous en
entendions la cloche) et du soleil plein la fenêtre, et la grande voix de la
Durance qui montait. - Une topette de sirop, mère Nanon ! - De sirop,
petits ?... Est-ce de gomme ou de capillaire ? - De capillaire, mère Na-
non. Et la mère Nanon apportait une topette de capillaire. De la pointe¹⁵
d'un couteau, elle enlevait dextrement le petit bouchon, puis renversait
la topette, le col en bas, dans le goulot d'une carafe pleine de belle eau
claire. Le sirop s'écoulait lentement, avec un joli bruit, comme le sable
d'un sablier. L'eau claire, le sirop s'y mêlant, se troublait de petits

nuages couleurs d'opale et d'agate, et de grosses guêpes attirées mon-
taient et descendaient le long du verre, curieusement. Mon ami Naz -
qui était en fonds ce jour-là - but tout seul huit ou dix carafes. Puis, la
tête échauffée, il se mit au billard, à faire la partie ! Je le vois encore, ce
billard un solennel billard à blouses, du temps de Louis le Quatorzième,
décoré de grosses têtes de lion à ses quatre coins, têtes de lion qui ou-
vraient avec bruit leur gueule en cuivre, chaque fois qu'au hasard de la
partie, une bille tombait dedans. Les billes, d'ailleurs, étaient en buis, les
queues sans procédé, et les bandes antérieures, paraît-il, à l'invention
du caoutchouc, semblaient rembourrées de lisière. Quant au tapis, qui
en décrirait les reprises sans nombre et les maculatures ? Mon ami Naz,
ce jour-là, gagna tout ce qu'il voulut. Pourquoi ne s'arrêta-t-il pas à
temps ? Et d'où vient cet amer plaisir que trouve l'homme à tenter ainsi
sa destinée ? Naz gagnait tout partie, revanche et belle. Il n'avait qu'à
s'en aller, il resta. Il n'avait, le dernier coup fait, qu'à poser la queue glo-
rieusement. Il préféra, le dernier coup fait et marqué, garder la queue en
main pour continuer sa série. Et il la continua, le malheureux ! Il fit un,
deux, trois carambolages il en fit cinq, il en fit six il en fit huit, il en fit
dix et les billes allaient, venaient, s'effleuraient et tourbillonnaient, puis
s'entrechoquaient doucement, comme attirées par un aimant invisible ;
et les carambolages roulaient, et les spectateurs applaudissaient, et la
vieille Nanon elle-même remuant des sous dans la poche de son tablier,
admirait et faisait galerie. Tout d'un coup - c'était un effet de recul - la
queue, lancée d'une main nerveuse, glisse sur la bille et la manque le ta-
pis craque, le tapis se fend triangulairement, et la queue presque tout
entière s'engouffre et disparaît dans un abîme de drap vert. Le tonnerre
en personne serait tombé dans la salle, que le saisissement n'eût pas été
plus grand. Chacun s'entre-regarda. Naz, le malheureux Naz resta de-
bout, comme stupéfait, le corps en avant et la bouche ouverte. - Son
père ! s'écria la vieille Nanon, qu'on aille chercher Monsieur son père !
Le père de Naz arriva. On s'attendait à une explosion de colère, il se
montra glacial et digne : - Combien ce tapis ? - Soixante francs, mon
beau Monsieur, pas moins de soixante francs. Voici soixante francs !... et
qu'on me donne le vieux drap. Puis, les bandes déboulonnées et le tapis

décloué. - Emporte-moi ça, dit le père en mettant le tapis routé sur le dos. Que comptait-il faire ? Le surlendemain tout fut expliqué quand nous vîmes entrer le malheureux Naz vêtu de vert de la tête aux pieds ; habit vert, gilet vert. pantalon vert, casquette verte, et non pas vert-pomme ou vert-bouteille, mais de ce vert cruel et particulièrement détestable qu'on choisit pour les tapis de billard. Sur l'épaule droite nous reconnûmes tous une grande tache faite par la lampe à schiste, et sur l'épaule gauche une petite meurtrissure bleue imprimée dans le drap par un massé trop brutal. À partir de ce jour, mon ami Naz passa une jeunesse mélancolique. Six ans durant, son père fut inflexible six ans durant, des habillements complets de couleur verte sortirent pour le malheureux Naz de cet inépuisable tapis. Ses camarades le raillèrent. Les demoiselles de la ville s'habituerent à rire de lui. Et le malheureux Naz souffrit beaucoup de toutes ces choses, étant né avec un coeur aimant. On le surnomma le lézard vert. Sa figure, à force d'ennui, devint peu à peu verte comme le reste. Il se mit à boire de l'absinthe. Enfin, à l'âge de vingt ans, long, maigre, et toujours habillé de vert, mon pauvre ami Naz ayant pris l'humanité en haine, s'embarqua vert et seul pour les Grandes-Indes, le paradis des perroquets !